

uivre ses travaux. Dès cet automne, les assises du pont sur la Rouge sont jetées, à l'endroit appelé le fer à cheval, près Huberdeau, et l'an prochain, une première structure d'acier—en attendant celle de l'Annonciation, que le "Montréal et Occidental" va bientôt jeter également sur la Rouge—permettra aux trains de chemin de fer d'enjamber enfin ce sauvage cours d'eau, qui les a jusqu'ici arrêtés à Labelle comme à Arundel.

Une fois la Rouge franchie, le "Montfort et Gatineau" va se relancer à travers les montagnes, finissant de traverser le canton Arundel, par la passe du lac La Loutre, touchant au village de Saint Rémi, en traversant Amherst, puis Addington, et enfin Preston, jusqu'à un point à peu près à la tête du lac Simon. C'est la nouvelle section dont le tracé est à s'établir, et dont la construction doit être entreprise incessamment. MM. les ingénieurs H.-L. Auclair et C. A. Prieur sont présentement à fixer le site du pont à Huberdeau, et ce nouveau parcours de trente milles, qui doit aboutir dans un pays très-boisé, riche en minerais, dit-on, et non loin du village de Hartwell, canton du même nom.

Restera une dernière section d'environ cinquante milles, à travers les cantons Preston, Bidwell, Wells, Bigelow, McGill, pour traverser la Lièvre au village de Notre-Dame du Laus, puis les cantons Blake et Northfield, traversant ensuite la Gatineau pour frapper Gracefield et le chemin de fer "Ottawa et Vallée de la Gatineau," en plein cœur du canton Wright. Cette dernière section se bâtit vite, quand, le premier tronçon de soixante-dix milles ayant été parachevé et mis en opération, on aura pu en apprécier les immenses résultats au point de vue colonisation et industrie.

C'est en 1890 que les promoteurs du primitif chemin de fer de colonisation de Montfort, zélés convaincus et dévoués de la colonisation et de l'œuvre éminemment philanthropique des orphelinats agricoles de Montfort et Huberdeau, obtinrent leur première charte, dans les conditions que nous avons vues. Ayant à vaincre des difficultés sans nombre pour établir leur chemin, ils construisirent d'abord une voie étroite. Mais, peu après, remarquant les inconvénients et l'insuffisance de ce système, ce qu'était loin de pallier la construction un peu moins coûteuse, ils résolurent de tout refaire sur l'échelle ordinaire de largeur adoptée par les voies ferrées. Ils s'adressèrent aux gouvernements de la province et de la Puissance, qui reconnurent sans peine leur entreprise d'utilité publique et leur votèrent, en conséquence, les subsides accoutumés. Ceci se passait en 1897. Dès le 1er août 1898, le chemin de fer était terminé, sur le type des voies larges, de Montfort à Arundel, distance de trente-trois milles, et livré à la circulation.

A présent, comme nous venons de le voir, on s'occupe de le prolonger sur une distance nouvelle de trente milles et plus.

Tel qu'il est aujourd'hui, le chemin de fer "Montfort et Gatineau" dessert les deux orphelinats de Montfort et Huberdeau, ce qui serait presque suffisant, vu les centres d'activité que deviennent ces maisons de formation rurale, pour les enfants abandonnés de nos grands centres, ce qui suffirait presque à affirmer l'utilité de la ligne. Mais, en outre, il met en communication avec Montréal et tout le pays un bon nombre de colonies très prospères, dans les cantons Morin, Howard, Wentworth, Montcalm, Arundel, Harrington, Ponsonby, Addington, Amherst ; les villages de Saint-Sauveur, Montfort, Huberdeau, Saint-Rémi, les hameaux de Val Morin, Brunet, Larose, Arundel, etc.. De plus, il est la seule voie d'écoulement pour les produits de neuf moulins à bois déjà en activité le long de la ligne, et lui fournissant, tout le long de la belle saison, un trafic rémunérateur, auquel elle suffit à peine.

Si l'on réfléchit qu'il se trouve encore des réserves de bois, en ces parages, pour des années ; que les scieries ne pourront que s'y multiplier et leur production augmenter de jour en jour ; que des mines, dont on ignore encore le nombre et la richesse, sont

peu à peu découvertes sur le parcours du chemin ; que la colonisation, encore dans l'enfance, va recevoir là une impulsion magnifique, du fait de la voie ferrée et de la proximité des orphelinats agricoles, et décupler en conséquence sa production et ses relations extérieures ; enfin, si l'on songe que le "Montfort et Gatineau" ne couvre jusqu'ici qu'un quart à peine de la sphère d'exploitation qu'il est appelé à commander, étant pour atteindre, avant longtemps, des régions encore supérieures peut-être, pour le bois, les mines et surtout la colonisation, l'on comprend sans peine l'avenir grandiose qui s'offre à cette entreprise.

* *

Ils seront peut-être toute une révélation pour un certain nombre, ces détails que je crois de mon devoir de fournir sur une entreprise nationale dont l'importance a jusqu'ici échappé à la masse de nos compatriotes. Puisse mon faible concours aider à attirer vers cette entreprise les actives sympathies qu'elle mérite !

Mais la révélation véritable que je me blâmerais moi-même de ne pas faire, avant que de clore ces notes, c'est que, pour les amateurs de sport et les touristes, en quête des distractions, exercices et plaisirs que peut fournir la grande et belle nature des bois, des lacs et des montagnes, il n'y a pas de pays de coconnage, dans un rayon d'une soixantaine de milles de Montréal, comparable à la région que traverse, même présentement, ou que dessert le "Montfort et Gatineau." Sans rien dire du parcours très pittoresque de ce serpent, qui s'accroche au flanc des montagnes, quand il ne franchit pas leur crête, plonge au fond des vallées, s'allonge paresseusement sur la berge des lacs, saute les ruisseaux jaseurs et nargue, à toute vapeur, les précipices affreux, en effleurant leurs bords vertigineux, rien de moins connu que les bois giboyeux, les lacs pleins de beaux poissons, les sites admirables auxquels le "Montfort et Gatineau" conduit les rares initiés. Les beaux lacs des Seize Iles, Rond, Beaven, des Ecorces, la Loutre, des Loups, dans les cantons Montcalm, Arundel et Ponsonby, les grands bois, aux très bons chemins, d'Arundel, Ponsonby, Amherst, abondent en gibiers de poil et de plume, ou en poissons frétillants. Mais je m'arrête ici de l'indiscrétion, afin de ne pas livrer à la dévastation des amateurs ou des professionnels, hélas ! ces régions d'abondance.

Avis aux futurs excursionnistes sur le "Montfort et Gatineau" de ne se point laisser désarçonner s'ils entendaient, d'aventure, appeler lac *Bareux* (!) le lac Beaven, *La Rondelle*, le canton d'Arundel, ou *Fonce à Bibi*, le canton voisin, Ponsonby. Nos compatriotes canadiens-français ont entrepris de franciser, coûte que coûte, ce coin de pays, d'abord occupé par des colons anglais et écossais. Ils y réussirent encore plus par les faits que par les mots.

Là encore, la "conquête pacifique" de l'influence française se poursuit, lente mais certaine. Les promoteurs de la compagnie de chemin de fer "Montfort et Gatineau," à base essentiellement française, depuis le président jusqu'au moindre employé, en passant par le secrétaire M. A.-S. Hamelin, vice-président de la banque Jacques-Cartier, et le trésorier, M. l'ex-échevin Savignac, le "Montfort et Gatineau," dis-je, et ses promoteurs, n'auront point peu fait pour le succès de cette conquête française.

AMÉDÉE DENAULT.

LES CLOCHES DE LIMERICK

— — —
LÉGENDE

Jadis, un jeune Italien se reposait après une tâche bien accomplie. Il avait fondu une série de cloches, au timbre doux et harmonieux, et il éprouvait le sentiment d'avoir accompli une œuvre parfaite.

Pendant de nombreuses années, il refusa de se séparer de ses chères cloches ; elles lui semblaient des créatures vivantes. "Les vendre, disait-il, me ferait l'effet de vendre mes propres enfants."

La dure nécessité le contraignit cependant à la fin de céder celles-ci. Le saint prieur d'un monastère si-

tué sur le lac de Côme devint leur heureux acquéreur. On paya au jeune homme une somme assez considérable, et, pour ne pas s'éloigner de ses bien-aimées cloches, avec cet argent il se fit construire une petite villa dans le voisinage du monastère. De sa demeure, le matin, à midi et le soir, il entendait l'*Angelus*... Le doux carillon le ravissait de joie, son âme pure s'élevait vers Dieu, et priait le ciel de lui permettre de passer ses jours dans cet endroit béni, partageant son temps entre le travail et la prière. Mais, hélas ! combien rarement en ce bas monde nos plus légitimes projets sont exaucés !... Une terrible guerre féodale ravagea l'Italie, et le jeune homme, bien contre son gré, se trouva engagé dans la lutte.

La paix rétablie, il reconnut qu'un changement complet s'était opéré autour de lui. Les membres de sa famille avaient émigré, ses amis étaient morts, son argent disparu, et sa gentille villa des bords du lac de Côme ne lui appartenait plus. Une circonstance l'affligea particulièrement ; le couvent, détruit de fond en comble dans les combats, n'existait plus, et les cloches, il l'apprit plus tard, avaient été transportées au loin dans une terre étrangère. Alors l'artiste, car dans son genre ce jeune homme était aussi artiste que celui qui produit des toiles merveilleuses faisant l'objet de l'admiration universelle, abandonna l'endroit témoin de son bonheur passé, et devint un voyageur errant sur la terre.

Il visita de nombreux pays à la recherche de ses cloches dont le souvenir ne le quittait jamais. Pendant le jour, il s'imaginait entendre leur son s'élever au-dessus de la rumeur des villes ; la nuit, leur carillon remplissait ses rêves.

Souvent on le considérait comme un vagabond, et les enfants, effrayés, fuyaient à son approche... Il marchait appuyé sur un bâton, ses cheveux avaient blanchi, sa taille s'était courbée ; mais sur sa physionomie noble et belle se lisait une expression tout à la fois de bonté et de douleur.

On le surnomma le "Questionneur," car toujours et partout il s'informait de son trésor perdu. Il demandait : "Où sont mes cloches ?" Personne ne savait lui donner une réponse satisfaisante, et il continuait à errer.

Un jour, un matelot lui raconta qu'en Irlande on pouvait entendre le plus merveilleux carillon qui eût jamais retenti en ce monde.

"Alors, ce sont mes cloches qui ont été transportées là-bas," s'écria l'artiste, et j'irai les trouver."

Après de longs délais et bien des épreuves, il atteignit l'embouchure du Shannon et s'enquit d'un petit bateau pour le conduire à Limerick... Le batelier, au premier abord, le crut fou, et il hésitait à l'embarquer. Mais, quand le brave homme connut les malheurs du pauvre voyageur, il ne ressentit qu'une profonde pitié... Lorsque l'artiste approcha de l'antique cité, il vit se dessiner le clocher de l'église Sainte-Marie... Il éprouva alors le sentiment d'avoir atteint le but de ses pérégrinations, et, profondément ému, il se mit à prier.

L'air était doux et suave, les eaux de la rivière ondulaient avec grâce, et les lumières de la ville se reflétaient dans l'onde pure. Soudain, des tours de l'église s'élevèrent le son de l'*Angelus*, et, après les trois coups, résonna la musique du carillon argentin.

Le batelier arrêta le léger esquif et se mit à écouter. Des larmes de joie remplissaient les yeux du voyageur, il avait atteint l'objet de ses ardents desirs... Dans cette clameur des cloches, il reconnaissait la voix de ses morts bien-aimés, et, dans quelques moments délicieux, il vécut l'espace d'une longue vie. Dans son extase, il ne prononça pas un seul mot, mais ses lèvres murmuraient les prières de l'*Angelus* ; son cœur parlait, quoique sa bouche restât muette.

Quand les rameurs levèrent les yeux, le vieillard était mort, le visage illuminé du plus beau sourire qu'on eût jamais contemplé. L'*Angelus* avait sonné son passage du temps à l'éternité.

Traduit de l'anglais par N. DE FONSECA.

Ne reculez pas devant la peine : on peut souvent faire plus qu'on ne se l'imagine.—S. PIERRE DAMIEN.